

ainsi que les grains les plus petits et les plus mal venus, on pourrait jusqu'à un certain point se consoler de cette perte; mais non, les premiers grains mûrs sont généralement les plus gros, les mieux nourris et les mieux conformés, et dans l'égrenage ce sont précisément ceux-ci qui tombent.

Mais les pertes dues à l'égrenage ne sont pas les seules qui doivent être attribuées au coupage tardif, ce ne sont pas même les plus importantes. Dans toutes les contrées, et dans notre pays en particulier, la saison des récoltes est très-pluvieuse surtout vers la fin. Les orages, les pluies battantes, les vents impétueux et humides occasionnent des déperditions énormes sur les grains qui sont alors sur pied. Il nous est impossible de conjurer ces fléaux atmosphériques; mais nous pouvons les éviter en hâtant le moment de la récolte et en conduisant les travaux avec rapidité.

Voilà donc à quoi l'on s'expose en retardant inutilement l'époque de la moisson: portés par l'égrenage, et pertes par les influences météorologiques. Tristes résultats d'une pratique irraisonnée et déraisonnable que tout homme de bon sens devrait abandonner sur l'heure.

Les inconvénients que nous venons de signaler sont certainement suffisants pour amener tous les cultivateurs, même les plus fortement attachés aux anciennes pratiques, à repousser le coupage tardif. Mais pour leur faire apprécier les avantages qu'ils obtiendraient du mode contraire et en même temps leur ôter toute raison de suivre la routine, nous allons leur faire connaître les heureux résultats obtenus par ceux qui actuellement coupent leurs grains avant la complète maturité.

Il y a quelques années, un de nos meilleurs chimistes agricoles, fut appelé à analyser des blés récoltés à des époques différentes. La première récolte avait été faite dix jours avant la maturité, la seconde sept jours seulement et la troisième à l'époque même de la maturité complète. On expérimenta sur deux espèces de blé, du blé blanc et du blé rouge.

D'après les analyses de l'illustre chimiste, le gallon de blé récolté avant la maturité contenait plus d'eau que celui du grain récolté parfaitement mûr, ce qui n'était pas difficile à prévoir; puis il constata, au moyen de pesées très-exactes, que le blé récolté dix jours avant sa maturité pesait 70 livres le minot ras, que le même blé coupé environ sept jours avant la maturité pesait 72½ livres le minot, et que celui qui avait été moissonné à sa complète maturité ne pesait que 68 livres.

L'époque la plus convenable pour la moisson, sous le rapport de la densité du grain, paraît donc être le septième jour avant la maturité complète. C'est aussi celle qu'indique l'illustre agronome Mathieu de Dombasle. "On peut, dit-il, en général, couper le froment sept à huit jours avant sa complète maturité, c'est-à-dire lorsque la paille, commençant à blanchir et à sécher vers le pied, commence aussi à perdre sa teinte verdâtre, et que le grain a acquis assez de fermeté pour que, lorsqu'on le presse entre les doigts, l'ongle s'y imprime encore, mais ne le coupe plus aussi facilement que lorsqu'il avait une consistance laiteuse et pâteuse."

Le *Livre de la Ferme* affirme, d'après Cadet de Vaux, que le blé récolté avant la complète maturité pèse 4 livres par minot de plus que l'autre et qu'il donne 125 livres de farine de plus par chaque 1500 livres de grains.

Ce dernier fait peut étonner quelques personnes; cependant en réfléchissant un peu, on voit qu'il en doit être ainsi: L'écorce du grain se forme aux dépens de la substance intérieure; plus la maturité avance plus l'écorce devient épaisse et par la même raison plus la matière farineuse diminue. Par

conséquent le grain complètement mûr donnera à la mouture plus de son, mais moins de farine.

L'économie exige donc que la récolte des grains se fasse avant la complète maturité. Le cultivateur comprendra parfaitement cette dernière raison. Par sa position, par le genre de profits qu'il fait, il doit porter un œil attentif sur tout ce qui peut lui donner occasion de faire quelques épargnes. Et celle-ci, quoique légère en apparence, devient très-importante lorsqu'on calcule sur toute la quantité de grains consommés dans une exploitation pendant le cours d'une année.

Il est cependant un autre point de vue que l'on ne doit pas oublier en traitant cette importante question de l'époque la plus convenable pour faire la moisson: c'est celle de la multiplication de l'espèce.

On ne cultive pas des végétaux pour la consommation seulement. On ne récolte pas des grains dans le but unique d'en remplir ses greniers pour le besoin de la famille et des animaux de la ferme et pour ceux de la vente. C'est sans doute le but principal, mais il en est un autre qui a aussi son importance et dont il faut tenir compte.

Dans toute exploitation, une partie de la récolte précédente est précieusement conservée pour la semence, et l'on choisit pour cela les grains les mieux venus et les mieux conformés. On ne peut apporter trop de soin dans ce choix, sans de bonnes graines de semence, il n'y a pas de succès possibles. On aura beau labourer, herser, faire tous les travaux de la terre avec les soins les plus minutieux, amender, engraisser son sol, tout cela n'augmentera aucunement les profits si les graines confiées au terrain sont faibles et mal constituées.

Il faut de bonnes graines de semence, voilà le point de départ de toute culture; et, toutes choses égales d'ailleurs, plus les graines seront fortes et vigoureuses plus les produits seront abondants.

Nous déplorons, comme tous les cultivateurs, la décroissance incessante de nos récoltes; nous reconnaissons que, par une culture irraisonnée, nous avons épuisé nos terres; mais nous reconnaissons aussi que si nos produits sont aujourd'hui si faibles, ce n'est pas l'appauvrissement de la terre seul qui en est la cause. Les plantes elles-mêmes se sont affaiblies, elles ont dégénéré, et nous n'hésitons pas à dire que la moisson prématurée est une des causes qui ont provoqué la dégénérescence.

La nature toujours prévoyante a donné à chaque espèce, aux plantes aussi bien qu'aux animaux, la force et les moyens nécessaires pour se reproduire intégralement. Dans leur état sauvage, les végétaux germent, grandissent, mûrissent et se resèment incessamment et avec une sûreté d'action qui fait l'admiration de l'observateur: ils accomplissent le but qui leur a été assigné par le Créateur.

Dans cet état leur vigueur ne diminue pas. Quoique livrés à eux-mêmes, quoique végétant sur un sol qui n'a reçu aucune des façons qui semblent indispensables à la bonne venue des plantes, ils sont toujours également forts et également persistants.

A quoi faut-il donc attribuer cette vigueur toujours nouvelle, cette force de végétation que les accidents atmosphériques mêmes ne paraissent pas diminuer? A la complète maturité des graines employées pour les semis.

Voilà la principale, nous dirions presque l'unique cause de la puissance végétative de nos plantes sauvages. Elles se resèment d'elles-mêmes; mais cette opération ne se fait que quand la graine est parvenue à sa maturité complète.

Le cultivateur, le producteur de végétaux ne devrait pas agir autrement; il ne devrait jamais récolter ses graines de